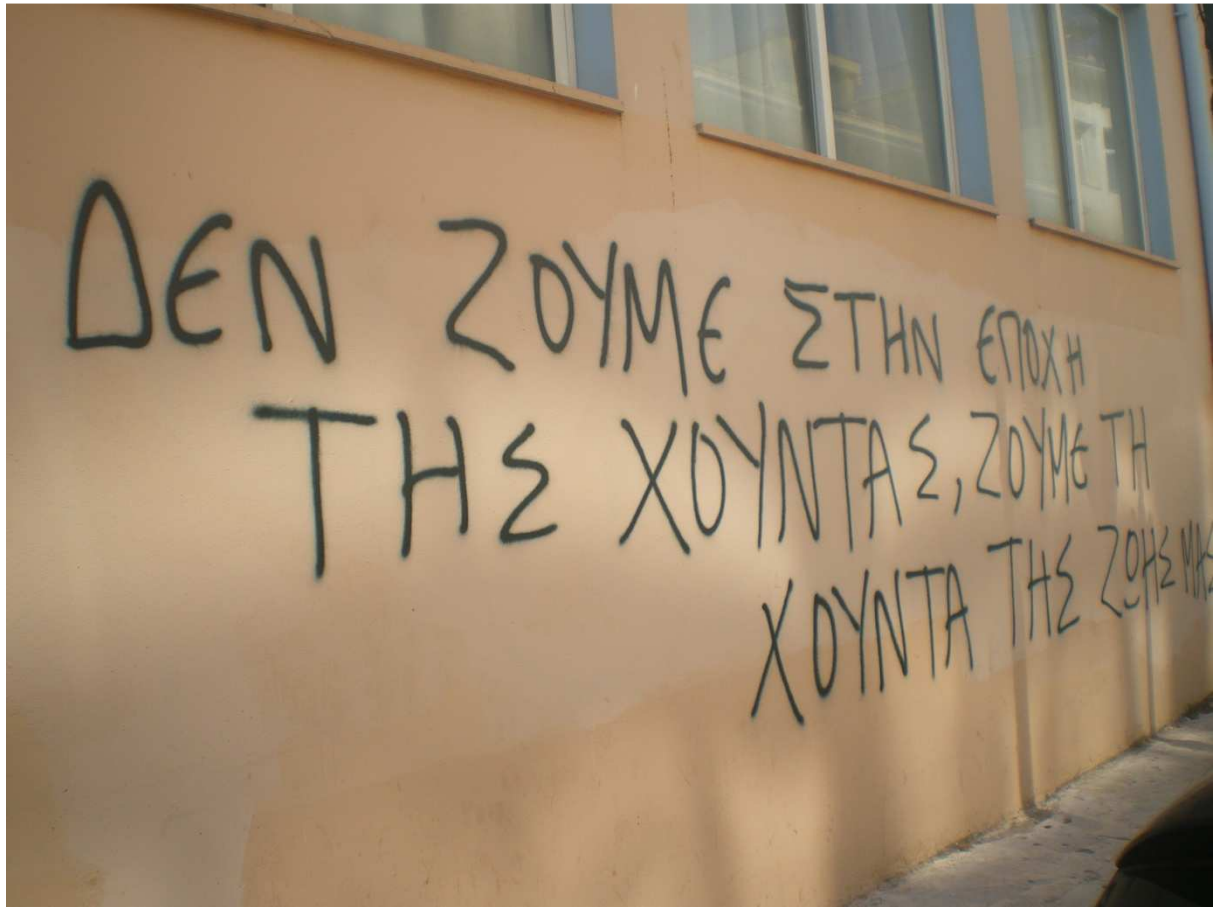


Paroles des murs



« Nous ne vivons pas à l'époque de la dictature, nous vivons la dictature de notre vie. »

Nicolas Precas

Les murs n'ont pas seulement des oreilles. Les murs ont également une bouche. Ce sont des présences vivantes. Ils accueillent, entendent l'écho de la ville, le pouls du pays. C'est parce qu'un mur sait se taire qu'il écoute de manière idéale. La nature même du mur est silence, absence d'agitation. Au sein de leur corps minéral une écoute vraie de la vie des hommes peut prendre place. De cette réception sans obstruction une parole s'articule ; parole vive, fulgurante qui façonne un dire authentique. Une parole publique se donne dans l'espace commun, se pose au plus près du témoignage et du cri de l'histoire. Les murs portent en eux la parole des hommes. Ils la véhiculent sur leurs corps massifs, la montrent à la lumière des regards. Ils la gardent, en même temps, en secret. Ils préservent la source du dire grâce à l'anonymat et l'immédiateté de l'expression. Les murs parlent une langue gratuite qui ne tombe jamais sous le joug d'egos toujours embrouillés. Personne ne parle avec les mots de murs. Ces mots créés offrent des ponts à tous, à chacun. Nous sommes les auteurs grâce aux regards qui s'animent à chaque rencontre, à chaque contact avec la parole murale. Une parole ordinaire, quotidienne, en dehors de la littérature, à proximité du cœur de l'existence, s'abandonne. Ces masses pétries par la main de l'homme parlent au plus près de la mémoire, une parole qui s'inscrit dans le souffle du temps, qui s'imprime dans la chair de la pierre ; celle qui veille jour et nuit le passage de l'homme.

En temps d'aisance, lorsque le confort cloisonne l'humain dans le périmètre de la satisfaction personnelle, les murs se taisent. Ils se laissent recouvrir par la langue morte de la publicité. Ils attendent que l'homme lève de nouveau vers eux un regard autre. Ils n'ont aucun mal à attendre, leur nature est attente. Oui, ils attendent. Ils deviennent des pierres, aucun regard ne vient les

animer. La technique et les calculs les cantonnent dans le monde ustensile et la lumière ne chasse plus l'ombre qui s'abat sur eux.

Mais maintenant c'est différent. La Grèce vit la différence d'un bout à l'autre de son existence. Les Grecs ne savent plus où ils habitent, leur habitat ne semble plus vivable, leurs vies habituelles ont été soufflées en quelques années. La vie des temps modernes, la vie de pays européen, de pays de l'Union Européenne s'est envolée et a laissé apparaître, clairement, un squelette difforme. Un squelette plein d'infirmités que la Grèce, que les Grecs tentaient de cacher avec des faux habits. Dans ces moments de tempête l'environnement proche de l'homme se présente autrement. Le Grec se présente, commence à peine à le faire, autrement à lui-même. Pour le moment il constate, entre en contact avec sa vie sans trop pouvoir la reconnaître. Cette vie d'avant ne fait plus sens, ne semble plus viable ; elle reste enviable mais elle ne paraît plus viable.

Dans ces moments là les murs se réveillent, placent leur masse immobile différemment et croisent la vie des hommes. Relation il y a de nouveau. Le créateur remarque sa création, sent que sa présence le sollicite.

Tous ces murs étaient-ils là avant ?

Le Grec, abasourdi par l'effondrement de sa vie s'arrête de courir derrière les chimères des vitrines et s'accoude au mur. Ce bon vieux mur supporte sans jugement le dos du Grec en errance. Homme et mur semblent se reconnaître timidement. L'homme faussement fier d'avant se laisse tomber, se laisse glisser le long du mur et touche terre, cherche une posture pour envisager l'inconnu. Mur et homme semblent se dire des choses. Un dialogue parcourt d'un bout à l'autre l'éclosion de la vie, à l'instant même où les forces de non-vie déploient leur royaume. C'est ainsi que les murs de Grèce deviennent parlants. Ils donnent à être sur leur surface plate le relief de l'humain.

Je suis en quête, depuis quelque temps, de cette parole de pierre, de cette langue de briques, de ces mots écrits sur des cahiers en béton. Je cherche une

parole qui traverse l'écran de fumée de la langue oublieuse, celle des médias, celle des experts, celle des politiques, celle des littérateurs...

Face au mur le Grec laisse venir un parler qui dévoile. Les murs avec force et tranquillité retournent cette parole, opèrent une volte face pour l'orienter vers les autres. Le Grec, dans le silence qu'impose le cœur de pierre sculpte une parole autre, une parole nourrie par la solitude. Dans une vaillance de fond, dans une ascèse qui le met en contact avec lui-même, le Grec se donne dans la parole des murs. Ainsi le mur est le miroir de la réalité. Une page blanche qui devient passage et offre aux mots des yeux à aimer, des cœurs à mouvoir, des intelligences à déployer. Les murs ensèrent les mots dans des fresques, dans des dessins qui disent avec des couleurs, avec des formes. Je me suis permis de ne prendre que les mots et de les laisser être en moi longtemps. La parole des murs est devant moi à présent. Elle me regarde. Elle exige un regard-retour. Elle offre la possibilité d'expérience nouvelle. Je ne savais pas vraiment quoi faire. Là, sous mes yeux, les mots en briques gardaient sauve une parole. Ils me faisaient du bien, juste de les voir, de sentir leur venue jusqu'à moi, de faire l'épreuve du mouvement qu'ils initiaient. Ils m'ouvraient des passages vers la vie des Grecs. Je ne faisais que lire. Les mots s'égrenaient en moi et leur écho formait un chant silencieux.

Voici comment la parole des murs grecs m'a rencontré. Voici un pèlerinage mural qui m'a conduit au plus près du souffle de la situation de l'homme d'ici, de ce pays, de la Grèce.

L'histoire commence ainsi. Elle commence ici. Avec le vers d'un poète grec, Georges Séfiris, enserré dans une monumentale fresque quelque part à Athènes. Je tombe dessus au moment du soir finissant, là où la nostalgie, le regret et la fatigue habitent de préférence. Moment effrayant de vérité.

Nous avons vécus nos vies : une erreur !

Aussi les avons-nous changées.

Je lis et relis ce vers. Ce vers me lit et me donne la main. Je m'adosse contre le mur d'en face. Il me faut une certaine distance pour considérer cette parole. Il me faut la chaleur d'un mur pour l'entendre.

Depuis combien de temps vivons-nous nos vies dans ce pays ?

Combien de fois nous sommes-nous trompé de vie ?

Combien de fois avons-nous réussi à la changer ?

Nous vivons ici depuis longtemps. On ne s'en souvient plus... La mémoire n'est plus vivante. Elle n'habite plus nos cœurs. La mémoire a la vie courte dans ce pays. Notre souffle est stérile ; il se perd dans l'agitation de surface. Il y a longtemps, un pays nous a été donné par le sort de la destinée. Nous avons fait un lieu d'où la terre regardait le ciel et l'humain se laissait être dans le regard divin. Depuis, *erreur*. Depuis, nous n'avons plus rien changé. Nous n'avons fait que suivre l'histoire des autres. Nous n'avons jamais changé nos vies dans ce pays. Ceci reste un vœu... Nous avons sans cesse cru changer. En réalité nous ne faisons que continuer l'erreur différemment.

Est-ce maintenant ? Dans les décombres de la dévastation, l'heure est-elle propice ?

Le destin ne cesse de nous adresser l'appel.

Vie où es-tu ?

Voilà la question. Je la lis assis dans un café de la ville. Vie où es-tu, me dis-je en buvant un verre d'ouzo.

Elle n'était plus dans ce pays, ou bien complètement encombrée par des gadgets sensés la remplir. Elle n'était plus ici. Comment pouvait-elle l'être dans une société qui voulait toujours plus d'inessentiel.

Où est la vie aujourd'hui en Grèce ?

Dans la vie politique que la Grèce tente de copier pour faire semblant d'être comme les autres pays européens ?

Dans les jeux de la gauche et de la droite, dans les jeux du parlement basés sur une illusion d'ancrage, dans les jeux des partis politiques dont les structures ne correspondent pas au relief social de la Grèce, dans les jeux d'idées comme la classe populaire, le capitalisme, le socialisme..., qui n'ont jamais pu être d'ici et s'inscrire dans des mouvements endémiques ?

Tout ceci n'a été qu'un mauvais jeu pour occuper un peuple déraciné de la réalité de la vie, pour occuper un individu perdu dans l'océan d'un vouloir assoiffé. Un peuple grec qui a toujours vécu dans l'erreur, s'ingéniant à se persuader qu'il était comme les grands, sans jamais vraiment le croire.

Vie où es-tu ?

Nous ne le savons pas. Nous ne l'avons jamais su !

L'inconnu se déploie à travers cette parole qui me regarde sans faiblir. Une réponse se donnera, peut-être, lorsque l'évidence ne sera plus, lorsque la certitude du connu cessera d'être le verrouillage de l'histoire. L'évidence arrête le cours de la vie. Le fleuve ne coule plus. Pourtant ce mur de province grec me le dit. Il y a, ici, une impérieuse nécessité.

Le fleuve passera

Autrement c'est écrit en face de moi, ici et ailleurs.

C'est à peu près comme ça

Que nous verrouillons l'histoire.

Je suis dans mon lit, la nuit m'enveloppe. Je suis dans ce même lit depuis mon enfance. A ma gauche un mur se perd vers des sombres hauteurs. C'était un mur pleureur. Les murs pleurent lorsqu'ils vivent à proximité du cœur des hommes. Leurs larmes peuvent couler dans les deux sens ; vers le haut ou vers le bas. Celui-ci avait des larmes montantes ; les larmes de la mer. Elles

remontaient ce corps immobile et s'épanouissaient grâce à la platitude. Les larmes montantes étaient des souhaits de la source, des vœux millénaires qui montraient l'appel. J'ai été heureux, enfant, adossé contre ce mur, sentant la mer monter, écoutant le roulement des vagues se transformer en montée de larmes, en offrandes pour la vie.

Mais aujourd'hui, ici, dans la maison qui m'a vu naître entre Le Pirée et Athènes, entre la mer et la terre, entre le port et le temple, ce mur n'a plus de larmes. Il est sec, asséché par le départ de la mer qui ne fait plus venir jusqu'au foyer le souffle de la vérité. Le mur s'effrite sans réels racines et la maison se rapproche du précipite. Sentiment de fin, sentiment de mort. J'ai la bouche sèche et le mot mort ne cesse de résonner. Je me lève. J'éclaire faiblement la chambre pour ne pas réveiller ma mère ; seule présence encore vivante dans cette maison. Je prends mon carnet et je cherche parmi les pages froissées le mot mort. Je le trouve écrit presque à chaque page. Je ne l'avais pas remarqué avant. Les inscriptions des murs de ce pays crient la mort à chaque coin de rue. Je suis fatigué, les bruits de la nuit me font sursauter. Fébrilement je repère la parole des murs qui dit la mort.

*Ils viennent maintenant,
Demander le reste : MORT*

Je regarde, de nouveau, autour de moi. C'est vrai, je sens leur venue. Ils sont déjà là. Les larmes séchées, la mémoire oubliée du mur de mon enfance me le montrent. Notre civilisation, dans son inépuisable avidité, revient sans cesse demander *le reste*. Tant qu'il reste un souffle nous extrairons, nous sucerons et transformerons le vivant en ressource à exploiter. Les apôtres des temps modernes sont dans ce pays. C'est nous. Nous revenons, à chaque fois, plus assoiffés qu'avant pour prendre le reste, pour finir, pour nous finir : *MORT*.

*Après avoir étouffé le pays,
Ils demandent plus : la mort.*

Je revois, aidé par la nuit, les rues vides, les magasins fermés, les immeubles abandonnés, les chantiers pétrifiés... Après tout cela ils demandent plus. Nous demandons plus.

Ils demandent plus : la mort.

Ils veulent atteindre maintenant l'humain, la source qui nous fait être grâce à la chaleur du cœur et l'appel de la vérité. Ils veulent que les habitants de ce pays ne soient plus réels, qu'ils soient fictifs, virtuels, numérisables, programmables. Ils veulent que nous n'ayons plus de mains pour toucher la présence, que nous n'ayons plus d'yeux pour garder le passage de la lumière, que nous n'ayons plus de cœur qui capte le pouls du mouvement, que nous n'ayons plus de mémoire pour chanter la venue du grand dans le quotidien, que nous n'ayons plus de parole pour faire venir le contact...

Ils veulent nous atteindre. Nous le voulons.

Nous le voudrions tant que nous obéirions volontairement au dictat suprême. Celui dont parle le petit mur fatigué le long de la voie ferrée qui relie le port du Pirée au centre d'Athènes.

Achète ou crève

Dans la nuit profonde de Grèce je vais chercher un verre d'eau car le désert m'envahit. Et les mots sonnent en moi, comme jadis les cloches annonçant la mort de quelqu'un.

Achète ou crève

Effrayante réduction de l'humain, abyssale paupérisation de la civilisation, tragique aboutissement du destin des déracinés que nous sommes, tous, devenus.

Mais comment est-ce possible me dis-je, alors que le jour s'annonce incertain ? Est-ce tout ? Je cherche dans les pages de mon cahier, comme on cherche un cœur pour se réchauffer.

Mort aux politiciens

Je prends appui sur cette parole accrochée à un arbre face au parlement grec. Le même arbre qui a vu le premier suicidé de la crise se tirer une balle dans la tête. Depuis, plusieurs murs de la ville ont pris cette parole sur leur dos lisse.

Est-ce suffisant ? Comment la vie peut naître du meurtre ?

Qu'attendre d'une tuerie où les citoyens mort-vivants éliminent des politiciens mort-vivants ?

Il y a urgence, le jour se lève, besoin d'une lueur d'espoir pour être encore aujourd'hui.

Ne nous habituons pas à la mort.

« Bonjour »

La voix de ma vieille mère me donne la main. La parole du mur dite, in extrémiste, me donne un cœur.

En sortant de chez moi, la petite rue m'accueille en compagnie de l'air matinal. Il semble joueur. Je longe le mince trottoir. Je tourne à droite et je remonte la rue principale de ma commune de banlieue jusqu'à la station de Metro. Les magasins vides sont comme des plaies, comme des trous d'obus

invisibles, d'une guerre invisible. En achetant une bougatsa chaude j'entends quelqu'un parler de guerre. Je traverse la grande rue et je me pose au café, celui qui regarde l'église. Ce n'est plus le café d'avant qui faisait les meilleurs galactobouriko du quartier. C'est une espèce de chose froide où la fausseté déborde de partout et une énorme télévision bombarde d'actualités les clients craintifs. Je bois le café dans un grand gobelet en plastique et je pense ; c'est vraiment la guerre. Nous y sommes, les dégâts sont déjà considérables.

Nous sommes en guerre

Une guerre invisible, sans ennemis ni forces adverses tangibles a lieu. Nous sommes en guerre contre nous-mêmes. Les rêves qu'on nous a vendu, la culture qu'on nous a inculqué, les sciences qu'on nous apprises, la vision du monde qu'on nous a transmise sont les forces qui se retournent contre nous. Nous nous sommes crus dépositaires de la civilisation des temps modernes. Nous nous sommes crus créateurs de la société de la technicité. Mais nous n'avons jamais pu faire partie de ce monde. Une nature autre résiste, pollue, négocie, malmène les principes fondateurs de la maison du nord. Malgré les apparences nous ne sommes pas aptes pour ce monde-ci. Cette inaptitude, cette inadaptation foncière devient notre meilleur allié, notre compagnon de guerre.

Nous sommes en guerre. Mais laquelle ?

Nous ne sommes pas en guerre contre la dette, contre la croissance ou la récession, contre le PIB, contre les salaires, contre l'Etat, contre le gouvernement et le cortège du carnaval politicien.

Nous sommes en guerre. Mais laquelle ?

Nous sommes en guerre contre nos propres croyances, contre nos propres rêves de société implantés en nous par d'autres, contre la fermeture de notre regard à la vie qui ne peut plus voir où sont les richesses humaines, qui ne peut plus voir où sont les ressources de l'existence en dehors des tableaux de calculs

et de mesures économistes. Nous sommes en guerre contre ce café froid et mort qui nous déracine de la mémoire de l'humain. Ce café qui nous emprisonne avec son sourire vampire et ses lumières cadavériques. Nous sommes en guerre contre nous flanqués d'innombrables fils, projetés numériquement dans des solitudes abyssales. Nous sommes en guerre contre nous car au moment où la chute nous propulse vers le point d'impact avec le fond, nous passons notre temps à parler politique, à blâmer les uns et les autres sans jamais nous regarder dans la glace et voir les zombies du tiers monde moderne que nous sommes devenus, que nous avons toujours été.

À ce rythme là nous ne sommes pas prêts de voir la paix. Pour le moment on se trompe de guerre. La parole d'un mur délabré d'une ancienne brasserie de bière est prophétique.

Maman, je serai en retard...

Nous sommes en guerre.

Si on se trompe de guerre, tout cela ne sera qu'une tragique mascarade. Je laisse le soleil matinal me réchauffer. Je sens la ville bouger pour accompagner le mouvement des athéniens. Au bout d'une petite rue en pente un parking pour quelques voitures est plein à craquer. Peu de gens ont les moyens de mettre de l'essence. Un petit muret d'environ un mètre de hauteur délimite le périmètre du garage en plein air. En passant devant, entre l'interstice de deux voitures, je vois un mur parlant. Un mur timide mais malicieux. Il donne sa parole au plus près de la terre. Il faut se baisser pour l'entendre.

Cherche clown expérimenté.

La parole gicle. Elle me dépose dans la joie et la clairvoyance. Je ris et je comprends. Voilà ce qu'il nous faut. Un clown, un vrai. Celui qui donne vie au

cercle avec rien, avec l'essentiel. Il est très rare de trouver un clown d'expérience. Par ici il n'y a que des clowns avec des compétences. Ce clown là, si on le trouve, il sera capable de nous dire la vérité sans nous effrayer, en nous touchant le cœur.

Je m'assois sur le muret et je cherche dans mon cahier la phrase. Celle d'un mur sauvage à moitié détruit, caché par des poubelles éventrées.

*La vérité est parfois quelque chose que
Vous ne voulez ni voir ni entendre.*

Je dis la parole à voix haute, plusieurs fois.

« Vous devriez aller chercher du travail plutôt que de faire l'intéressant. »

« Mais il n'y plus de travail madame. Tous les murs du pays nous le disent. »

*Besoin de travail
Pas de bla-bla.*

Une femme d'un certain âge me dévisage avec sévérité. Elle traîne derrière elle son caddie de courses. Il est pratiquement vide.

« Il vous faut aller loin pour faire vos courses ? » Les anciens de ce pays avant d'être de trop, ils étaient au top. En haut de la chaîne d'autorité naturelle qui faisait d'eux des repères pour cheminer.

« Il faut aller au diable pour trouver un magasin. Il faut vendre son âme pour avoir de quoi manger. Regardez en face. » Me dit-elle en me dépassant.

Je la suis du regard. Elle a du mal à marcher. Elle tourne à gauche, la ville la prend.

Je regarde en face, sur les stores baissés d'un magasin d'alimentation est écrit.

Fermer pour toujours.

Comment peut-elle vivre ? J'espère qu'elle a de la famille, des proches, des voisins... Fébrilement je cherche une réponse dans mon cahier. Je tourne les pages. Je ne me souviens plus où est-ce que j'ai rencontré ce mur, ce mur qui dit.

Nombreux sommes-nous,

De trop.

Sommes-nous de trop sur cette terre ?

Sommes-nous de trop en Europe ?

Sommes-nous de trop dans ce pays ?

Sommes-nous de trop tout court ?

La vie se raréfie par ici. Les anciens, les malades, les enfants commencent à pencher de l'autre côté du vivant. Les soins manquent déjà, l'argent pour les médicaments, les salaires des soignants, les moyens de base des hôpitaux, également. Lorsque le souffle se contracte les pertes s'envisagent ; des dégâts collatéraux de la gestion de crise. Je suis sûr que les experts ont créé une case quelque part pour intégrer cela dans le grand calcul. Au portail d'entrée d'un des hôpitaux d'Athènes, sur le poteau de gauche il est écrit, non pas un mot d'accueil, mais un mot qui fait froid dans le dos.

La santé kaput

J'aimerais m'échapper, qu'un ailleurs me prenne, qu'un autrement m'accompagne, qu'une parole avec d'autres mots me dise la vie. Mais rien à faire. Les murs parlants de la Grèce avancent en marche serrée vers moi, vers nous. Ils posent sous mon regard un mélange d'impudique souffrance, de colère,

de désespoir et petitement de combativité. Je ne peux y échapper. Les murs du parler dur m'encerclent.

Ils ont brulé le souffle d'un peuple.

Le chaos brûlant carbonise la source de l'être, là où le souffle jaillit vers l'espace. La vie s'arrête avant même qu'il y ait un premier cri. La vie se consume avant le berceau, avant le ventre de la mère, avant l'union, avant...

Je revois cet immense mur gris pesant de toute sa masse pour faire fuir une publicité de cigarettes. Tout en bas de son corps de brique, il disait.

Je souffre

On pourrait le traduire aussi.

C'est une torture.

Le mal être se déploie dans la dévastation. Le mal devient l'unique horizon. Il faut lire. Il faut le dire et faire complètement l'épreuve de la cruauté techniciste qui trace vers l'impensable en déployant toujours plus son visage d'expertise.

Bonjour la barbarie.

Ce mur à peine éclairé ose le dire. La nuit est là, de nouveau. A côté du stade de foot un poteau massif apporte sa contribution.

La dictature ne s'est pas terminée en 1973.

D'une dictature imposée de l'extérieur nous sommes passés à une dictature intérieure. Nous sommes notre propre dictature, perdus dans les prisons des galeries marchandes. Des jeunes filles françaises ont rencontré un mur quelque part en province qui disait.

*Nous ne vivons pas à l'époque de la dictature,
Nous vivons la dictature de notre vie.*

Les êtres d'oubli que nous sommes devenus, transforment la mémoire en chaînes.

*N'oublie pas,
Ils nous veulent esclaves.*

N'oublie pas, nous sommes devenus des esclaves volontaires. Les autres ne sont que les instruments de notre perte. Nous sommes, depuis longtemps, les maîtres de notre esclavage. Un mur fou courant à travers les immeubles du centre d'Athènes me le montre.

La tonte du cerveau

Je le suis, zigzagant parmi des immeubles de bureaux désertés. A la fin de son corps serpentin il reprend la parole.

*Victime,
Toutes tes peurs viennent de la télévision.*

Toutes nos peurs passent et repassent en boucle à la télévision. Tous nos oublis, nos errances, nos manques défilent sur les écrans plats. La société de

spectacle est beaucoup plus que la télévision. Elle a transformé notre vie en produit montrable à répétition. Elle a formaté une parole de parade. Elle a instauré une dépendance narcissique profonde. Nous sommes devenus accros de l'image de notre propre dérive. Nous ne sommes plus capables d'éprouver la vie en direct. Il nous faut du show pour sentir, pour être.

Je passe devant un marchand de souvlakis. Je fais la queue pour en acheter un. Sur la gauche du magasin, juste au-dessus de la caisse, le patron a accroché une photo agrandie d'un mur où il était écrit.

J'ai faim

Je prends mon souvlaki. Je le paie en vitesse sans regarder la photo et je me sauve en courant. Je mange en vitesse. J'avale sans mâcher. Je m'étrangle mais je continue à manger frénétiquement. Que ferai-je quand je n'aurai plus d'argent ? Que ferons-nous quand nous n'aurons plus d'argent ? Je m'assoie sur le trottoir, la soirée est bien avancée, les rues sont presque désertes. Avec les mains pleines de tzatziki et de graisse je cherche une réponse dans mon cahier. Je cherche un mur qui sait.

Vole pour avoir de l'argent.

Je regarde la banque sur ma droite. *Vole pour avoir de l'argent.* Je regarde la banque. Je m'approche et me mets en face du distributeur d'argent. Face à la machine à billets j'écris dans mon cahier. L'argent nous vole. Il nous vole la vie. L'argent nous a transformé en voleur de vie. C'était facile pour lui de nous mettre ainsi minables. Nous l'étions déjà bien avant qu'il recouvre la terre.

Je m'approche de l'Acropole, toujours éclairée, plus jamais elle n'éclaire.
Je suis fatigué.

Pas d'autre sauvetage.

Je revois ce mur d'entrepôt à proximité du port du Pirée. Assez. Ne nous sauvez plus. Laissez nous dormir. Nous sommes fatigués. A quoi ça sert de lutter ?

La nuit plonge dans le noir, les choses se précipitent. Je m'approche de l'Acropole déserte, magnifiquement oubliée.

Feu aux temples de la consommation.

On a les temples qu'on mérite. Le Parthénon on ne le mérite plus. Seuls les supermarchés imposent le respect. Face aux rayons de marchandises, on se reconnaît, nous autres hommes-marchandises.

Je me sens tellement seul, éternellement seul. J'arrive en bas du rocher millénaire, celui qui porte toujours le temple d'Athéna. L'Acropole pétrifiée parmi les gadgets du tourisme de masse ne regarde plus la ville car le divin ne l'habite plus. L'Acropole me parle, à mon hauteur sur le rocher ridé, une inscription. Elle gicle dans la nuit.

Voix en colère

Elle parle, ce soir, pour moi. Elle parle en moi. Je me pose juste à côté et je me laisse descendre. Je descends, d'une descente qui se donne en criant l'impuissance de sa petite personne. Je glisse, l'angoisse est une pente qui mène toujours vers l'inconnu. Me voilà à la fin ? Me revoilà à la fin, là où un commencement a eu lieu jadis ?

On ne collabore pas

On se bat.

Il nous faudrait un combat, un combat de noble adversité pour qu'on accède à nous-mêmes. J'ai tellement peur de ne plus pouvoir trouver le lieu en moi pour le combat essentiel. Je me sens handicapé. Le mur du grand cimetière d'Athènes portait en lui l'aboutissement de l'absurde. Un possible slogan de publicité disait.

Costumes, l'infirme.

Après tant de siècles je reviens ici démesurément perdu dans le handicap du vouloir.

Demain je prends l'avion pour la France. Que vais-je apporter avec moi ? Que vais-je dire à l'autre qui habite là-bas ? Comment toucher mes proches là-bas ?

Je prends mon cahier. Je voudrais le jeter. La parole des murs est insupportable. La lumière de vérité qu'elle fait vivre est impitoyable. La parole des murs a plus de cœur que tout cela. Le sans-cœur que je suis devenu ne peut supporter l'expression du secret, les mots du sacré.

Comment est-ce possible d'être si seul ? Au-delà même de l'abandon, là où les déchets sont propres, là où la malbouffe est biologique, là où les morts sont habillés en blanc, là où maladie est une honte, là où l'amour est comptabilisé, là où le sourire est figé dans la publicité..., que reste-t-il encore ? À la dernière page de mon cahier, tout en bas, il y a ces mots. Une parole dite sur un mur d'une école.

*Maria,
Je t'aime encore.*

Nikos Precas

